

7



LE
TRÉSOR DE CUENCA

PAR
M. L. HEUZEY

EXTRAIT DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

(Livraison d'août 1870)

PARIS
IMPRIMERIE DE J. CLAYE
7, RUE SAINT-BENOÎT

1870



LE

TRÉSOR DE CUENCA

Les antiquités du Pérou sont encore une rareté dans nos musées de l'Europe. Aussi, malgré la barbarie d'un art qui tient par certains côtés à la vie sauvage, n'est-il pas sans intérêt de faire connaître au public une précieuse collection d'objets en or, que les relations chaque jour plus étendues du commerce parisien avec l'Amérique méridionale ont fait venir sur notre marché. Je dois à l'amitié de M. Eugène Thirion, consul général des États de Vénézuéla, qui est le dépositaire de ce trésor, d'avoir pu l'examiner de près, avant qu'il ne se disperse au hasard des enchères publiques; mais je me garderai d'abuser de l'occasion qui s'offre à moi, pour me risquer sur les routes aventureuses de l'archéologie américaine. Sans parler des efforts que l'on a tentés pour trouver en Asie, dans le prosélytisme des sectes bouddhiques, l'origine des essais de civilisation dont le nouveau monde a été le théâtre, la question plus simple des relations entre les deux Amériques reste toujours obscure et ne saurait être abordée utilement sans le secours que la science des races et des idiomes vient prêter à l'étude des monuments. Qu'il nous suffise d'apporter à ce grand débat, si intéressant pour l'histoire de l'homme, plusieurs pièces nouvelles, en empruntant aux ouvrages déjà publiés sur la matière les éclaircissements indispensables.

J'ai consulté principalement le grand recueil des *Antiquedades peruanas* par Rivero et Tschudi, les *Antiquarian researches* de Bollaert, un livre d'une simplicité tout anglaise et plein de détails instructifs, enfin l'excellent abrégé historique et archéologique de M. Ernest Desjardins : *le Pérou avant la conquête espagnole*. Plus d'une information utile

m'a été fournie par la conversation de deux hommes qui ont acquis l'expérience des antiquités péruviennes, pour avoir longtemps séjourné dans le pays : l'un est M. le docteur Roulin, bibliothécaire de l'Institut; l'autre M. Léonce Angrand, bien connu par ses curieuses études sur les plus anciens monuments du Pérou et par la belle collection de vases péruviens qui est maintenant au Louvre. Mais le meilleur fruit que je rapporte de cette excursion aux côtes lointaines, c'est la connaissance qu'elle m'a fait faire avec les plus anciens historiens de l'Amérique, et surtout avec Garcilaso de la Véga. Quelle curieuse personnalité que celle de ce gentilhomme espagnol, qui réunit en lui le sang des deux mondes ! Fils d'une princesse de la famille royale des Incas, élevé à Cuzco, près de sa mère et de ses oncles, qui tous avaient vécu une moitié de leur vie au milieu de l'étrange splendeur de la civilisation péruvienne, il se rencontre juste à temps pour fixer, comme un rêve prêt à s'évanouir, les traditions et les souvenirs de ce passé si brusquement clos. Il est pour le nouveau monde ce qu'Hérodote est pour l'ancien, et les découvertes archéologiques viennent aussi confirmer chaque jour davantage la véracité de ses merveilleux récits. Les lecteurs nous sauront gré de lui avoir fait de nombreux emprunts, en conservant même à la vieille traduction française sa simplicité un peu antique : c'est le meilleur commentaire des monuments que nous allons décrire.

Disons d'abord quelques mots du pays d'où viennent ces antiquités. La province de Cuenca est située au sud de Quito, dans les États de l'Équateur. Elle fait partie de la longue zone de plateaux et de hautes vallées que la chaîne des Andes tient élevée dans les airs, à deux et trois mille mètres d'altitude, entre sa double muraille de neiges et de volcans. En aucun point de la chaîne, rapportent les voyageurs, les deux lignes des montagnes ne s'écartent et ne s'infléchissent plus heureusement, pour former, sous les feux à pic du soleil, un paradis de fraîcheur et de douce fertilité. Dans un milieu aussi extraordinaire, il ne faut pas s'étonner si les premières sociétés ont dû suivre de tout autres routes que les peuples de l'ancien monde. Ici on ne voit pas la civilisation naissante côtoyer, comme en Égypte ou en Chaldée, les rives des grands fleuves, à la recherche des plaines humides et chaudes, où la nature fait au travail humain les premières avances de fonds. Elle évite au contraire l'étouffante végétation des terres basses et s'efforce d'échapper aux étreintes d'une nature plus forte que l'homme. Un instinct particulier la conduit vers les hautes régions des Cordillères, vers leurs corniches vertigineuses et vers leurs jardins suspendus. Ce prodigieux viaduc, dressé par les soulèvements à travers les deux Amériques, devient

naturellement le grand chemin le long duquel se meuvent et se fixent de préférence les nations américaines.

Longtemps avant l'extension de la domination militaire et religieuse des Incas, plusieurs races intelligentes avaient fondé dans les régions élevées de l'Amérique équatoriale des centres florissants de civilisation primitive. C'est encore un problème de savoir quel est le peuple qui a construit sur les cimes du haut Pérou, à des hauteurs où la raréfaction de l'air rend la vie difficile, le sanctuaire et les sculptures symboliques de *Tia-Huanaco*. Mais il est certain que les Aymaras de la Bolivie, les Quitos et les Caras de l'Équateur, les Atures et les Muiscas de la Nouvelle-Grenade, ont tous eu de bonne heure leur culture particulière et leurs arts nationaux. Les monuments de cette première époque se distinguent en général par une fermeté d'exécution qui les a fait comparer quelquefois aux premiers essais de l'art égyptien ou de l'art étrusque, et dont les ouvriers qui travaillèrent plus tard sous l'influence de la dynastie conquérante descendue de Cuzco n'avaient pas retrouvé le secret, lorsque l'apparition des Espagnols vint supprimer l'avenir pour la civilisation indigène.

La vallée de Cuenca avait aussi sa population autonome, les *Cagnarès*, qui ne furent soumis, avec toute la région de Quito, que par les trois derniers Incas. Encore cette soumission ne leur enleva-t-elle pas, à ce qu'il semble, leurs chefs nationaux : car en 1529, à la veille même de l'arrivée de la petite troupe de Pizarre, nous voyons l'un d'eux résister avec tout son peuple à l'usurpation d'Atahualpa, et se faire battre en cherchant vainement à soutenir contre lui son frère légitime Huascar. S'il faut en croire Garcilaso, les Cagnarès adoraient la lune comme leur principale divinité, et en second lieu les grands arbres, les pierres extraordinaires, particulièrement celles qui étaient jaspées : le culte du soleil n'aurait été introduit chez eux que par les Incas, dont les conquêtes avaient toujours le caractère d'une prédication armée. De grandes ruines de forteresses et de palais, parmi lesquelles on cite surtout celles de *Hatun-Cagnar*, appelées aussi *Inca-pirca* ou le *Mur de l'Inca*, dans la plaine de Tomébamba, ont conservé le nom de cet ancien peuple et témoignent qu'il était arrivé par lui-même à un certain degré de civilisation et de puissance. Seulement les traditions recueillies par l'espagnol Cieza de Léon sur les splendeurs de ce palais, tout étincelant d'or sous ses toits de chaume, associent aux mêmes constructions le nom plus illustre des Fils du Soleil, qui en firent une de leurs résidences favorites. Il devient dès lors très-difficile de faire la distinction entre l'œuvre des deux peuples. A plus forte raison aura-t-on de la peine à décider si les

antiquités retrouvées dans ce pays doivent être attribuées aux conquérants incas ou aux populations indigènes des Cagnarès.

Encore si nous avions quelques renseignements précis sur le lieu de la découverte; mais M. Thirion s'est en vain adressé aux négociants qui, du port de Guayaquil, lui ont expédié ce lot d'objets en or : tout ce qu'il a pu savoir, c'est qu'il avait été trouvé près de Cuenca, dans un de ces anciens lieux de sépulture auquel les indigènes donnent le nom générique de *huacas*. « Les *huacas*, dit Bollaert, sont des fosses revêtues
« d'une construction en pierres ou en briques, dans lesquelles les corps,
« embaumés ou plutôt desséchés, se retrouvent encore enveloppés dans
« leurs vêtements de laine ou de coton. Des vases de terre curieusement
« façonnés, quelques-uns contenant des aliments, sont déposés auprès du
« mort. De ces huacas on tire nombre d'objets curieux : ce sont des
« hachettes de bronze ou de cuivre, des miroirs de pierre polie et de
« métal, des pointes de lance en pierre, des bijoux en or, tels que col-
« liers, bracelets, pendants pour le nez et pour les oreilles, des idoles
« creuses en or ou en argent, de grandes épingles en métal et jusqu'à
« des pinces en cuivre pour épiler les poils de la face. Tout objet trouvé
« dans une tombe est considéré comme *huaca* ou sacré. » Le même auteur paraît regarder les sépultures de cette forme comme appartenant à l'époque des Incas; il les distingue avec soin des *tolas* ou constructions de pierres amoncelées qui étaient d'un usage plus ancien. Mais il est peu probable que, dans l'indication qui nous est parvenue, on ait tenu compte de cette distinction, qui ne me paraît pas toujours observée par les voyageurs. D'ailleurs Garcilaso nous avertit que le mot *huaca* était employé dans un sens beaucoup plus large et servait à désigner tout lieu ou toute chose qui avait un caractère sacré.

De toute manière, nous avons ici le trésor funéraire de quelque puissant personnage, sa vaisselle précieuse, dont il n'avait pas voulu se trouver dépourvu dans son tombeau, ses armes d'honneur et ses insignes, parmi lesquels de hautes coiffures qui ne semblent pouvoir convenir qu'à un chef souverain : « Lorsque le roi était mort, » dit Garcilaso, « ils murèrent la chambre où il avait accoutumé de coucher, laissant dedans tout ce qui s'y trouvait d'or et d'argent et tenaient ce lieu pour sacré »; et plus loin : « Ils enterraient avec le roi décédé toute sa vaisselle d'or et d'argent, jusqu'à la batterie de cuisine; ils enterraient encore ses habits et ses plus riches bijoux et les meubles de ses autres maisons, comme s'ils eussent voulu dire qu'ils lui envoyaient ces choses pour qu'il s'en servit dans l'autre vie. » Il en était ainsi, paraît-il, par tout l'empire : « Ils pratiquaient la même chose dans toutes les maisons

« royales où l'Inca avait couché, quand même il n'y eût passé qu'une nuit en voyageant. » Cette dernière coutume pourrait servir à expliquer la découverte faite aux environs de Cuenca d'un aussi riche trésor, si l'on ne préfère l'attribuer aux anciens chefs indépendants du pays. Le lecteur aura fait de lui-même le curieux rapprochement qui se présente ici avec certains usages funèbres des anciens peuples de notre continent.

Tous les objets, sans exception, qui composent le trésor de Cuenca, les parures, les vases et même les armes, sont en or; l'ensemble de la découverte pèse plus de 10 kilogrammes. L'emploi de ce métal, prodigué pour tous les usages, confirme les récits des premiers conquérants sur les richesses métalliques des Incas et ne laisse aucun doute sur l'histoire à tournure légendaire de la rançon du Crésus péruvien. Malgré toute l'exagération qu'a pu atteindre la hâblerie espagnole, en se combinant avec les souvenirs exaltés des populations vaincues, on est moins porté à taxer de mensonge la description des palais et des temples, comme ceux de Tomébamba et de Cuzco, où l'or n'était pas employé seulement pour décorer les meubles et les portes, mais encore pour lambrisser les chambres intérieures « au lieu de tapisserie », pour y faire courir des figures de plantes et d'animaux qui semblaient descendre ou monter, et pour orner jusqu'aux arbres des jardins sacrés sous la forme de feuillages et de fruits étincelants. Ce luxe grossier et cette imitation exubérante des choses de la nature sont d'ailleurs un des caractères de l'enfance de l'art. La grande valeur de la plupart des antiquités de l'Amérique méridionale est la cause qui en amène le plus souvent la destruction. Toute trouvaille de ce genre est une petite fortune, que l'on réalise plus facilement chez le fondeur que chez l'antiquaire. Il faut espérer que le même sort ne menace pas à Paris les objets qu'on y a envoyés, et qu'il se rencontrera des amateurs pour sauver du creuset des pièces dont quelques-unes sont uniques et d'un véritable intérêt pour l'histoire de l'industrie humaine.

Malgré le caractère de barbarie qui leur est commun, toutes ces pièces, comparées entre elles, présentent des différences d'exécution dont l'œil est surpris et qu'il ne faut pas seulement attribuer au temps ou à la diversité des fabriques, mais souvent aussi à l'inégalité des procédés. Dans la plupart des cas, le métal est battu; quelques pièces plus épaisses et de moindre dimension paraissent seules avoir été coulées dans un moule. La soudure est déjà employée assez habilement pour composer des pièces de plusieurs morceaux fondus à part ou pour rapporter certains détails. D'autres ornements sont gravés ou découpés à jour; mais ordinairement la décoration est exécutée au repoussé, avec des variantes dans la répétition des mêmes motifs, qui montrent que la méthode de

l'estampage était inconnue. Les détails sont alors dessinés par des lignes de points frappés ou par des traits saillants produits à l'aide d'une pointe que l'on a promenée, avec une pression très-forte, à l'envers du métal. Ce genre de travail est au reste le plus arriéré de tous et celui qui donne les détails les plus grossiers.

Mais quand on sait avec quels instruments de pareils ouvrages ont été exécutés, on est encore moins étonné de la grossièreté des uns que de l'adresse déployée dans quelques autres. Les écrivains auxquels nous avons fait déjà de nombreux emprunts ont recueilli à ce sujet des renseignements qu'il faut transcrire presque textuellement, car c'est tout un chapitre de l'histoire primitive de l'industrie. Il en résulte que les Péruviens en étaient encore aux procédés de l'âge du bronze et même de l'âge de la pierre. Toutes les fois qu'il leur fallait une pointe vive ou une lame tranchante, c'était à la pierre qu'ils avaient recours. Garcilaso rapporte cette parole caractéristique d'un Péruvien qui ne pouvait se lasser d'admirer l'invention des ciseaux, en comparaison des couteaux de silex qui servaient aux indigènes pour se couper les cheveux : « Sans mentir, disait-il, les Espagnols n'auraient fait que nous apporter des rasoirs et des ciseaux, cela pouvait suffire pour nous obliger à leur donner libéralement tout ce que nous avons d'or et d'argent. » De même pour le travail des métaux, il paraît qu'ils n'avaient ni limes ni burins, et que, ne connaissant pas les outils de fer, ils en faisaient « de certaines pierres dures, jaunes ou verdâtres (probablement une variété d'obsidienne), qu'ils polissaient à force de les froter ensemble. »

Pour les autres procédés, je ne puis mieux faire que de continuer à citer le même auteur, témoin véridique des choses qu'il rapporte : « Ils ne savaient pas non plus faire des marteaux ni les emmancher, et ils se servaient à leur place de certains outils faits d'un alliage de cuivre et de laiton. Ces outils sont tout carrés : les uns remplissent toute la main, autant qu'elle peut empoigner, et ils s'en servent pour la batterie la plus forte ; les autres sont d'une grosseur moyenne, les autres petits et les autres enfin un peu plus longs, et ceux-ci sont les plus propres pour travailler sur les choses qu'ils veulent rendre concaves. Ils les tiennent à la main, comme si c'étaient des pierres, et en frappent à tour de bras les matières qu'ils mettent en œuvre. » Voilà pour l'art du batteur en métaux ; les fondeurs n'étaient pas mieux outillés : « Quand ils voulaient fondre quelque métal, ils n'en venaient à bout que par le moyen de leur souffle, qu'ils poussaient à travers certains tuyaux de cuivre longs d'une demi-aune, les uns plus, les autres moins, selon que

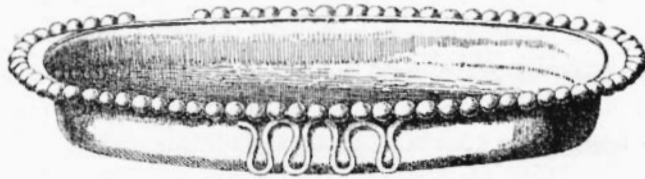
« la fonte était grande ou petite. Ces tuyaux se rétrécissaient vers l'une
« des extrémités, où il n'y avait qu'un petit trou, afin que le souffle en
« sortît avec plus de violence. Quand ils avaient quelque fonte à faire,
« ils étaient plusieurs ensemble, dix ou douze jours de suite, et ils se
« tenaient autour du feu, qu'ils soufflaient à pleine bouche avec leurs
« tuyaux, comme ils font encore aujourd'hui, sans qu'on ait pu leur
« faire changer cette coutume. » L'industrie des métaux resta en effet
florissante au Pérou après la conquête : Ciéça de Léon affirme aussi
qu'il vit encore les indigènes mener à bien, avec deux morceaux de
cuivre et quelques pierres, en s'aidant d'un petit fourneau de terre et
d'un simple chalumeau, des ouvrages qui eussent passé pour difficiles
avec l'outillage le plus complet.

Ces orfèvres péruviens formaient des espèces d'ateliers domestiques,
où le petit enfant se rendait de bonne heure habile dans le métier
paternel. Ils payaient l'impôt en objets fabriqués ; mais la loi voulait
qu'on leur fournît le métal dont les rois et les gouverneurs de province
faisaient provision dans leurs palais. Les Incas avaient de véritables ma-
gasins de pépites et de métal en barres, qu'ils appelaient leurs *greniers*
et leurs *bâchers* d'or. Deux lingots d'or, trouvés parmi les pièces du trésor
de Cuenca, confirment ces habitudes de l'industrie primitive, que
nous rencontrons aussi dans l'antiquité homérique. Ne voit-on pas Nes-
tor apporter l'or à l'habile ouvrier qui doit dorer les cornes de la vic-
time, et Agamemnon se vanter de posséder dans sa tente beaucoup d'or,
d'argent, d'airain et de fer difficile à travailler ? Nous avons fait con-
naissance avec les anciens ouvriers du Pérou et avec leur outillage ;
voyons maintenant leurs œuvres, dont la découverte de Cuenca nous offre
des échantillons très-variés.

La vaisselle d'or se compose principalement de neuf grandes coupes
d'une forme hémisphérique un peu écrasée. Elles sont sans ornements ;
mais leur galbe a été imité assez heureusement des gourdes ou cale-
basses, qui furent les premiers vases avant l'invention de l'art du potier,
et que les naturels du pays emploient encore communément sous le nom
de *totumas*. De pareils ouvrages de la nature furent en tout pays la source
vivante des formes de la céramique. Sur cette voie les ouvriers américains
devaient se rencontrer forcément avec ceux de l'ancien monde. Aussi ne
faut-il pas s'étonner de voir une de ces coupes, plus grande et un peu
plus fermée que les autres, reproduire exactement la forme de certains
grands bols persans et celle du *lébès* antique. Ce sont probablement des
vases de ce genre que les écrivains espagnols désignent sous le nom de
cantaros y ollas, lorsqu'ils rapportent que le service de table de l'Inca

et même sa batterie de cuisine étaient en or. Ils parlent notamment de deux grandes coupes, dans lesquelles il offrait au soleil la boisson sacrée.

Au milieu de cette batterie de cuisine en or, d'un travail sommaire, on est étonné de voir deux petites coupes très-plates, de 9 centimètres seulement de diamètre, remarquables par la recherche de leur exécution. Le bord est orné d'un collier de perles saillantes, composé de grains d'or que l'on a fondus à part et rapprochés ensuite par un procédé de soudure: deux petits serpents, formés d'une tige mince repliée sur elle-même, décorent les côtés. Supposez les grains plus petits, et vous aurez un travail de granulé analogue à celui des bijoux étrusques. Garcilaso parle justement de granules d'or, dont les Péruviens se servaient comme de perles, pour enrichir leurs vêtements, sous le nom de *chuqira*: « Ce



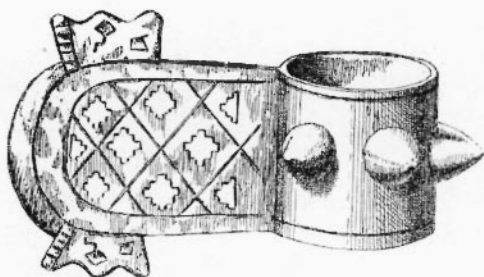
PETITE COUPE PLATE EN OR.

« sont, dit-il, de petits grains d'or, plus déliés que la semence des perles
 « la plus menue, à quoi les Indiens travaillent si délicatement, que les
 « meilleurs orfèvres de Séville, auxquels je lis voir le peu que je portais
 « en Espagne, m'ont souvent demandé comment cela pouvait se faire,
 « parce que, si déliés que fussent ces grains, il ne laissait pas que d'y
 « avoir de la soudure. » La petite dimension et la disposition particulière
 de ces coupes n'indique pas qu'elles aient servi à des usages domestiques. Il semble plutôt que c'étaient des vases de sacrifice, de véritables *patères*, destinées à contenir quelques gouttes d'un liquide sacré, comme étaient peut-être celles dans lesquelles les parents de l'Inca recevaient, dit-on, leur part de la boisson offerte au Soleil. L'une d'elles est encore salie par le résidu d'une substance rougeâtre. Celle dont le dessin illustre notre article, presque intacte dans tous ses détails, est surtout une pièce de collection des plus intéressantes.

Les armes défensives en or ne peuvent guère avoir été que des armes de parade et des insignes de commandement. Il n'y a pas jusqu'aux pointes de lance qui ne soient faites de ce métal. Les haches sont surtout remarquables et fourniront un sujet de comparaison des plus instructifs aux savants qui s'occupent des antiquités préhistoriques et des procédés

primitifs de la métallurgie. Elles sont coulées et découpées d'ornements à jour qui paraissent avoir été produits par le moule. Le dessin est formé par un système de lignes droites, qui se coupent de manière que les pleins comme les vides engendrent des figures déterminées : ce sont des triangles, des *tau* et surtout des croix plus ou moins compliquées, mais qui n'ont certainement rien de chrétien. On comprend très-bien comment le sentiment inné de la décoration géométrique, développé par le travail symétrique des nattes, dans lequel les Indiens sont encore fort habiles, a conduit les anciens ouvriers américains à trouver naturellement non-seulement la croix, mais encore l'ornement classique de la *grecque*, que l'on a mainte fois signalé sur leurs étoffes, sur leurs poteries, sur leurs constructions et jusque sur leurs armes de métal. M. le Dr Roulin présentait encore dernièrement à l'Académie des inscriptions une hache péruvienne en bronze ornée d'une véritable grecque ; mais le type de l'arme était différent de celui que nous décrivons.

Cinq des hachettes de Cuénca sont de forme plate avec le tranchant évasé en demi-cercle. Elles ont le talon percé d'un trou ou muni d'une sorte de queue d'aronde; elles pouvaient ainsi être fixées, à l'aide d'un



HACHE EN OR, DÉCOUPÉE A JOUR.

clou ou d'une ligature, dans un manche dont le bois avait été fendu. On a déjà trouvé dans les tombeaux péruviens plusieurs armes d'un type semblable, mais elles sont en bronze et sans ornements. Une sixième hache, dont nous donnons le dessin, se distingue des précédentes par des procédés de fabrication plus avancés et par une complication de forme qui en fait une pièce très-rare. D'abord elle est munie, comme nos haches modernes, d'une douille cylindrique dans laquelle pénétrait le manche ; cet anneau est lui-même armé de cinq pointes, qui rappellent certains casse-tête en forme d'étoile que l'on trouve aussi dans les sépultures du Pérou : nous avons donc là deux armes combinées dans une seule. Le sceptre de l'Inca était justement une sorte de casse-tête com-

biné avec une hache, que l'on appelait *tupayauri* : « La dernière marque « de distinction que l'on donnait au prince était un javelot d'une aune « de long et une hache d'armes dont le fer était d'un côté comme celui « d'un large couteau et de l'autre en pointe de diamant et ressemblait « à peu près à une pertuisane. » Mais ce qui est curieux surtout, c'est que le tranchant, découpé à jour, est garni de deux ailerons dentelés, où l'on voit se répéter certains traits bizarres, que l'on prendrait pour des caractères d'écriture. On y reconnaît le profil de la tête du jaguar, dessiné en manière d'hiéroglyphe et tourné vers le manche de la hache. C'est un symbole sur lequel nous aurons à revenir et qui se retrouve souvent sur les monuments du pays, notamment parmi les emblèmes qui ornent les curieuses figures sculptées sur la grande porte de Tia-Huanaco.

La classe des parures et des pièces de costume est curieuse entre toutes par l'aspect des objets qui la composent et par quelques essais encore bien informes de décoration figurée. La richesse barbare de ces parures est d'autant plus surprenante que les Incas, comme tous les peuples qui se sentent quelque supériorité intellectuelle et morale, paraissent s'être imposé plutôt une certaine simplicité dans leur costume, où l'or ne tenait pas la place que l'on pourrait croire. Leur diadème, le *llautu*, n'était qu'une tresse de laine de plusieurs couleurs, garnie sur le front d'une frange écarlate et surmontée par les deux bouts d'aile d'un oiseau sacré, tachetés de noir et de blanc. Même simplicité dans leurs vêtements de couleur sombre, casaque sans manches et manteau, et dans leur chaussure d'une forme tout élémentaire. Si c'est bien d'eux que provient le trésor de Cuenca, il faudrait croire que, dans certaines circonstances solennelles et surtout dans les fêtes du Soleil, ils se revêtaient d'un costume beaucoup plus somptueux. Garcilaso le laisse au moins supposer, lorsqu'il dit que les simples *caracas*, ou chefs des provinces, réservaient leurs trésors pour se parer dans ces fêtes, pour semer leurs robes de plaques d'or et d'argent, pour décorer leurs bonnets de guirlandes des mêmes métaux et inventer mille ajustements bizarres, par lesquels ils croyaient se rendre magnifiques.

Il n'y a que peu de chose à dire des boucles d'oreilles ou plutôt de nez, dont le travail est très-simple. Plusieurs ceintures sont formées d'un large ruban d'or souple, qu'une double bordure de petits trous permettait de coudre sur une bande de cuir ou d'étoffe. Le principal luxe consistait dans les plaques repoussées dont nous aurons à déterminer l'usage et surtout dans les coiffures, qui sont représentées par trois exemples de formes différentes. Il y a d'abord un grossier diadème, percé d'ornements à jour, comparables à ceux qu'un enfant découperait avec des

ciseaux dans une couronne de papier doré. Les Cagnarès, suivant Giéça de Léon, avaient pour coiffure nationale une sorte de couronne en bois assez semblable à la bordure d'un crible; mais je ne vois pas qu'il soit question, dans les auteurs, de coiffures élevées, comme les tiaras en or massif que nous allons décrire. L'une est un cône tronqué de 32 centimètres de haut, orné d'une bande saillante vers la base, le tout battu assez grossièrement¹. L'autre rachète au moins la grossièreté du travail par la complication de sa forme et par les ornements symboliques qui en font, à la fois, la pièce la plus curieuse et la plus étrange du trésor de Cuenca.

C'est une sorte de casque en or restreint et repoussé. La valeur et l'éclat du métal ne servent qu'à mieux faire ressortir la bizarrerie de la forme qui est tout à fait digne de l'ostentation naïve d'un chef de sauvages. Le timbre hémisphérique, muni d'une visière carrée ou peut-être d'un couvre-nuque, et percé de deux trous pour ajouter des cordons, est surmonté d'un cône creux de 20 centimètres de haut, qui termine le tout en chapeau de magicien. Dans une petite édition des *Antiquités péruviennes* de Rivéro, publiée à Lima, on voit une figure de terre cuite qui porte une coiffure de ce genre; c'est encore, à la visière près, celle des rois de Siam. L'effet est d'autant plus singulier pour les yeux que le hasard semble avoir réuni des éléments disparates empruntés à plusieurs coiffures modernes: le crayon d'un Gavarni ne les eût pas combinés d'une façon plus étrange. On pense à la fois à une casquette de jockey, à un képi et au bonnet d'un charlatan. Peut-être, tout civilisés que nous sommes, n'avons-nous pas le droit de nous moquer du sentiment instinctif qui, de tout temps et en tout pays, a porté les hommes à grandir leur taille par des coiffures élevées, pour inspirer plus de respect; mais on ne peut s'empêcher de sourire en pensant que les Péruviens ont attaché à un objet aussi bizarre des idées de dignité, de puissance et peut-être de religion, si l'on en juge par les symboles qui l'entourent.

Le principal motif de la décoration, répété symétriquement sur les quatre côtés du casque, est un disque saillant, sur lequel se dessinent en relief les linéaments d'une face humaine. Dans les intervalles, quatre ornements assez confus, mais empruntés certainement au règne végétal, alternent avec les masques humains. L'écolier qui s'essaye à tracer sur les marges de son cahier d'écriture deux yeux, un nez et une bouche, le tout encadré dans un rond aussi régulier qu'il peut le faire, ne pro-

1. Cette tiare, très-pesante, n'a pu servir qu'à coiffer une idole, si ce n'est pas plutôt un grand vase.

duit pas un dessin plus naïf que l'image laborieusement écrite dans l'épaisseur du métal par l'ouvrier péruvien. Toutefois la répétition de certains détails caractéristiques montre que ce n'est pas une fantaisie enfantine, mais la volonté de reproduire un type consacré qui a conduit cette main inhabile. On notera, comme des singularités, la double ligne,



CASQUE PÉRUVIEN EN OR.

accusant les rides au-dessus des sourcils et le travail de pointillé qui marque la place des moustaches. L'espèce de panache qui surmonte le front pourrait être un simple ornement ; mais, si défiant que l'on soit au sujet des symboles, on ne peut expliquer cette bouche aux canines aiguës et démesurément longues, autrement que par l'intention de rendre la figure humaine plus redoutable en lui prêtant les terribles mâchoires des animaux carnassiers. C'est un trait d'autant plus digne d'être remarqué qu'il se retrouve sur un grand nombre de figures de travail américain, et

notamment sur des plaques circulaires dont je parlerai tout à l'heure.

Du reste on peut signaler, parmi les symboles les plus populaires de notre ancien monde, une conception toute semblable sans que les partisans les plus déclarés des communications entre les deux continents puissent rêver aucune transmission possible. Le masque de Gorgone, dans les ouvrages grecs de style primitif, nous présente une face d'un caractère presque identique et armée des mêmes défenses menaçantes. Les savants s'accordent à reconnaître dans le gorgonéum autre chose qu'un épouvantail créé par la fantaisie des artistes : c'était la face de la lune, avec cette vague esquisse d'une physionomie grimaçante que notre imagination croit entrevoir dans les taches du disque lunaire. Nous prêtons involontairement au soleil une figure du même genre. Je ne crois pas que l'on s'aventure beaucoup en attribuant aussi un caractère sidéral aux masques circulaires du casque de Cuenca, et en y reconnaissant soit la lune des Cagnarès, soit le soleil des Incas. Non loin des ruines de Tomébamba, on voit, tracée sur une paroi de rocher, une grande figure formée de cercles concentriques, dans laquelle on croit reconnaître *Inti*, le dieu-soleil du Pérou : le lieu s'appelle *Inti-huaicu*. Dans le principal temple de Cuzco, l'image du soleil était un grand disque à face humaine qui s'étendait d'une muraille à l'autre ; mais il était entouré de rayons imitant des flammes. Garcilaso raconte qu'un gentilhomme castillan qui avait reçu ce disque d'or comme sa part du butin, s'en trouvant embarrassé à cause de sa grandeur, le joua et le perdit en une nuit, ce qui donna lieu à un mot devenu proverbial dans le pays : « Il a joué le soleil avant qu'il ne fit jour. »

La riche collection d'antiquités découverte dans les environs de Cuenca compte aussi un grand nombre de plaques en or de forme circulaire, mais que leur dimension, qui est de 12 centimètres en moyenne, range dans la catégorie des pièces de parure et de costume. La plupart sont tout à fait lisses ou simplement bordées de cercles concentriques de points saillants. Quatre de ces disques portent seuls des figures dessinées au repoussé. Dans ce cas, le champ du cercle est divisé par quatre rayons qui partent d'un anneau placé au centre et qui séparent autant de figures d'un même animal. Ici encore, pour avoir une idée de l'incroyable gaucherie du dessin, il faut se rappeler les procédés d'un enfant qui crayonne le portrait de son chat. C'est, en effet, un animal de race féline que l'orfèvre péruvien a voulu figurer, mais l'un des plus terribles représentants du genre, très-probablement le jaguar, le plus grand et le plus redoutable carnassier des forêts de l'Amérique. Malgré l'imperfection de l'image, on reconnaît les oreilles pointues, la fourrure

tachetée, la face ronde aux dents qui grincent, l'attitude repliée du corps qui s'apprête à s'élancer. Sur les autres plaques, qui diffèrent un peu de celle que nous publions par le caractère du travail, la forme ocellée des taches a même été assez adroitement reproduite par des points saillants, que l'on a refrappés d'un coup de poinçon en sens inverse.

Les figures, disposées de manière que deux d'entre elles seulement soient affrontées, marquent le côté du disque qui devait se présenter en haut. On observe, en effet, à cet endroit un ou deux trous, qui se répètent souvent sur le bord diamétralement opposé; ils devaient



PLAQUE CIRCULAIRE EN OR.

servir à suspendre les plaques circulaires et peut-être même à les attacher l'une à l'autre. On apprend ainsi quel était probablement l'usage de ces insignes; c'étaient des espèces de décorations, comme celles dont nous avons vu que les Péruviens de haut rang ornaient leurs vêtements dans les solennités religieuses; de pareils ornements, suspendus en collier ou fixés sur les étoffes, n'étaient pas non plus sans utilité à la guerre pour la défense du corps. Plusieurs peuples anciens de notre continent attachaient ainsi à leurs vêtements, sous le nom de *phalères*, des disques de métal qui ne sont pas sans analogie avec ces plaques d'or des Américains.

Ce n'est pas du reste la première fois que l'on découvre au Pérou de ces *plaques de poitrine*, comme les appellent quelques antiquaires. Bollaert en publie deux très-beaux spécimens, dont l'un provient justement de Cuenca, l'autre de Cuzco; mais, au lieu de quatre jaguars, ils

portent l'un et l'autre une face humaine aux canines menaçantes, exactement semblables aux disques saillants de notre casque péruvien. Par là s'accuse encore davantage la ressemblance toute fortuite assurément, mais néanmoins très-curieuse, entre les plaques américaines et les phalères antiques, dont l'ornement est souvent une tête de Gorgone. Dans la plaque de Cuzco, le caractère sidéral, que les Péruviens prêtaient à cette face grimaçante, est confirmé par la présence d'un véritable zodiaque, avec des croissants et des constellations, gravé sur le pourtour du disque. Je n'ai cité ces exemples que pour montrer le caractère emblématique de ces disques d'or, et le rapport qu'ils pouvaient avoir avec les religions du pays; si c'étaient des images sidérales du soleil ou de la lune, la figure du jaguar, qui semble avoir prêté aussi au masque humain ses canines redoutables, n'était probablement qu'une autre expression de la même idée.

Mais je ne veux pas m'engager plus avant sur la pente des interprétations symboliques. Si, chemin faisant, je n'ai pas repoussé les comparaisons qui se présentaient d'elles-mêmes avec une antiquité qui m'est plus familière, le lecteur ne m'aura prêté aucune intention d'établir un système de communications historiques entre deux mondes séparés par des abîmes. Sans nier la possibilité de certaines relations de ce genre, du moins avec l'extrême Asie, on ne saurait en trouver la démonstration dans la similitude de quelques formes primitives de la religion et de l'art. Ces rencontres relèvent, croyons-nous, de la psychologie plutôt que de l'histoire; elles ont leur source dans une condition commune aux peuples des deux continents, celle d'être homme et de parler, comme dit Molière. Sans doute, rien n'est plus éloigné des idées générales que l'invention d'un méandre, que la bizarre allégorie qui divinise le soleil dans une face humaine ou dans une figure d'animal: ce sont là pourtant des conceptions naturelles à l'homme, quels que soient la couleur de sa peau et l'angle de son crâne. L'unité de la nature humaine ne se montre nulle part mieux que dans les imaginations du premier âge, de même que toutes les langues se confondent dans les premiers sons que prononce instinctivement l'enfant qui s'essaye à parler.

Il appartient aux savants qui ont fait leur étude de l'archéologie américaine de nous conduire plus loin dans le déchiffrement de ces obscurs mystères: pourvu qu'ils le fassent méthodiquement et avec prudence, nous ne demandons qu'à les suivre.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

(Numéro d'août 1870.)
